

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexis PEIRY

Histoire d'une petite fille, partie IV

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1939, tome 38, p. 66-70

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

HISTOIRE D'UNE PETITE FILLE

IV

Elles s'étaient mises en route au coup de sept heures. Bien qu'il fit jour depuis un moment, la campagne était encore plongée dans le sommeil de ce matin gris et froid.

Avant de s'engager dans la forêt, le chemin la longeait d'abord à quelque distance, enfoncé entre deux haies de buissons. Les feuilles enroulées et jaunies des noisetiers comblaient les ornières. Parfois, réveillés au bruit qu'elles faisaient en marchant, des moineaux s'envolaient du milieu des branches nues où ils avaient passé la nuit, ébranlant à leur passage les grappes noires de troènes et les baies cramoisies des églantiers. Quand un sentier de traverse croisait le chemin, il y avait une trouée dans la haie par où Gertrude voyait s'étendre la campagne. Tout était récolté. Pas une bête non plus, pas un son de clochette dans les prés : les barrières étaient ouvertes, les clôtures démolies. Seules, émergeant de l'herbe tondue jusqu'à la racine, se dressaient par-ci par-là les touffes arides des plantes trop dures que les vaches avaient dédaignées. Ailleurs, des corbeaux croassants se disputaient une proie sur la terre noire des champs labourés.

— Marche maintenant la première, dit Mme de H. à sa fille, dès qu'elles furent dans la forêt. Le bon chemin n'est pas facile à suivre. Aujourd'hui, je viendrai encore à ta rencontre ; mais demain tu seras seule.

— Quand il y a plusieurs chemins, lequel faut-il prendre ? Je choisirai le plus large ?

— Au contraire ; tu tournerais en rond dans le bois une journée entière, ou bien tu arriverais à Valnoir, qui est juste à l'opposé de Bioley-Magnou. Il faut toujours choisir, même s'il est plus étroit, le sentier qui continue dans la même direction.

Gertrude marchait allègrement : elle attendait avec impatience les bifurcations et chaque fois la solution lui paraissait trop facile. Sa mère souriait de plaisir quand

elle la voyait s'enfoncer sans la moindre inquiétude et sans la moindre hésitation dans les fourrés les plus touffus, où il fallait souvent écarter de la main les branches pour passer, alors qu'à droite ou à gauche un chemin libre et bien marqué l'invitait à contourner la broussaille du sous-bois pour marcher agréablement dans la futaie sur un sol tapissé de mousse et de coucou.

La forêt était si dense et si haute que durant toute la traversée on n'apercevait que de temps à autre un petit lambeau de ciel, et encore à condition qu'on levât les yeux vers la cime des arbres. Au bout d'une demi-heure enfin, Gertrude s'écria : « Je vois du jour : la forêt est finie. » Sous la voûte sombre des branches, les troncs des sapins, dressés comme une palissade, découpaient dans le ciel et dans la colline des bandes de clarté blanches et vertes.

Le chemin débouchait sur la campagne, comme de l'autre côté du bois ; mais Gertrude se crut au bout du monde à cause du pays nouveau et inattendu qu'elle découvrait. Au lieu qu'autour de La Loup une barrière de montagnes s'élevait très haut dans le ciel, il descendait ici jusqu'à la plaine illimitée dont l'horizon indistinct formait un cercle immense à la hauteur des yeux. En face de soi, pourtant, cette ligne régulière était interrompue par une colline, au sommet de laquelle se pressaient deux rangées de vieilles maisons serrées comme les livres d'une bibliothèque.

— C'est Bioley-Magnou ? interrogea l'enfant.

— Oui, tu vois que ce n'est pas si loin. Dans un instant, nous apercevrons la maison d'école.

A quelques pas de là, le sentier rejoignait la route, en même temps que deux autres chemins de campagne, venant des hameaux voisins dont on lisait les noms sur le poteau indicateur planté au carrefour : Veusy, Rueyres-Moulin, Grangeneuve. On devinait dans le lointain leurs toits de tuiles rouges à travers les vergers.

Une curieuse bâtisse s'élevait en cet endroit : quatre façades parfaitement identiques, dont la base, un mur blanchi à la chaux, soutenait une paroi de planches imbriquées, qui avaient cette couleur de cendre particulière au bois de sapin longtemps exposé à la pluie et au soleil.

Les volets, pareillement gris, étaient si bien fermés qu'ils indiquaient à peine la place des fenêtres.

— Quelle drôle de maison ! observa Gertrude.

Sa mère lui dit qu'on l'appelait « la Maladère » parce qu'autrefois on y enfermait les pestiférés. De tout le temps qu'elle fut à l'école, jamais Gertrude ne vit s'ouvrir une porte ou une fenêtre de cette maison abandonnée et le vague sentiment de curiosité inquiète qu'elle venait d'éprouver se changea bientôt en une véritable terreur mêlée de dégoût, au point qu'elle appréhenda chaque jour davantage de passer près de la Maladère à la tombée de la nuit. Souvent, elle crut y respirer une odeur répugnante de maladie et percevoir des gémissements parmi de sourds bruits de chaînes.

La route commençait à monter, gravissant la colline par le flanc gauche.

— Maintenant, dit Mme de H., je peux te montrer la maison d'école. C'est le gros bâtiment gris, tout au sommet du bourg, avec ces longues rangées de fenêtres. Tu dois voir, sur la façade qui regarde de notre côté, le cadran de l'horloge ; quand j'avais ton âge, je me hâtais d'arriver à ce contour du chemin pour m'assurer que je n'étais pas en retard : je voyais l'heure d'ici. Aujourd'hui, c'est à peine si je distingue une tache sur le mur.

— Il me semble que les deux aiguilles sont l'une sur l'autre, répondit Gertrude.

— C'est bien cela ; il doit être un peu plus de sept heures et demi ; nous n'avons pas mal marché. Mais si tu n'es pas trop fatiguée, pressons le pas ; l'institutrice nous attend avant l'heure de la classe.

Tout le long du chemin, Gertrude et sa mère n'avaient pas rencontré une seule âme. Elles n'étaient pas loin des murs de la ville quand elles rejoignirent des groupes d'écoliers. La montée devenant plus rapide, elles ralentirent le pas, de sorte que Gertrude put observer à son aise deux fillettes qui marchaient devant elles. Elles étaient vêtues de lourdes robes ternes sans façon qui leur tombaient jusqu'au milieu du mollet : ce qui les faisait ressembler à de petites vieilles. De plus, leur démarche était alourdie par les gros sabots qu'elles traînaient plutôt qu'elles ne portaient, à la façon des gens fatigués qui reviennent des champs. Elles étaient tête-nue et coiffées

toutes deux de la même manière : deux nattes de cheveux pendantes se joignaient au milieu de leur dos, nouées chez l'une par une ficelle, chez l'autre par un lacet de cuir. Elles allaient en se donnant la main et semblaient se réciter mutuellement une leçon. Chacune portait une espèce de cabas en laine tricotée, duquel dépassait un coin d'ardoise et des livres. Gertrude pensa à son joli sac blanc. La fierté qu'elle en avait eue jusqu'ici se changea en un pénible malaise, quand elle regardait ces informes réticules, dont elle sut le jour même le nom que leur donnaient les enfants de ce pays : elles les appelaient des « mômières ». Le mot sonna toujours désagréablement aux oreilles de Gertrude ; il lui faisait penser à « aumônière » et représentait pour elle je ne sais quoi d'infirme et de vieillot.

Une bande de garçons jouaient sur les remparts. Près d'un tas de livres entassés pêle-mêle, se tenait un gros gaillard, le front appuyé contre le mur. Il se mit à épeler d'étranges syllabes : on, dou, trè, quatre, hin, ché, chatt, ouett, nâ, dgi...

— Que dit-il ? demanda Gertrude. Je ne comprends pas un mot.

— Il compte en patois, expliqua Mme de H.

Pendant ce temps, tous les autres s'étaient dispersés. Quelques-uns avaient encore au dos ce qui leur servait de sac d'école ; une simple caisse de sapin, sur laquelle ils avaient dessiné un cœur rouge ou bleu, entre leurs initiales ou bien collé toutes espèces de décalcomanies. Celui qui comptait, immobile contre le mur, portait un veston fripé, trop gros pour sa taille ; ses pantalons de futaine brune s'arrêtaient à mi-jambe, un peu au-dessus de ses chaussettes rayées. Il se tenait sur un pied, tordant le talon de son misérable soulier de femme, un soulier à bouton qui lui donnait l'air à la fois d'un mendiant et d'un polichinelle. Gertrude, qui s'était arrêtée, le regarda jusqu'au moment où, ayant poussé un drôle de cri, il se retourna vivement, jeta les yeux autour de lui et s'enfuit à la recherche de ses compagnons. Alors, elle se remit en marche et murmura : « Tous ces enfants vont aussi à l'école, maman ? »

La nuance de surprise et de déception avec laquelle la fillette avait posé cette question n'échappa aucunement

à Mme de H. Elle crut comprendre et répondit : « Ils ont l'air un peu rustres, mais tu verras qu'ils ont bon cœur. »

Gertrude n'ajouta pas un mot. Mais tandis qu'elle avançait sur les pavés inégaux de la chaussée, tout en regardant d'un œil distrait les hautes façades garnies de géraniums, elle considérait dans son cœur l'effondrement d'un rêve, né il y avait à peine une heure. Avant de partir, quand elle s'était vue dans la glace, revêtue de ses bas blancs, de sa robe des grands jours : une jolie robe plissée bleu marine avec une collerette blanche, elle ne s'était pas chargée de son sac comme d'un fardeau, mais il lui avait paru un précieux ornement, ou plutôt l'indispensable compagnon d'une aventure mystérieuse : elle partait pour une grande fête inconnue. Or voici que maintenant tout démentait son rêve : les écoliers avaient leurs habits de tous les jours, comme s'ils se fussent rendus aux travaux de la forêt ou des champs ; ils traînaient en route, retardant le plus possible l'heure d'entrer en classe...

En traversant la cour de l'école, absolument déserte, elle avait jeté un regard sur la façade décrépie, percée de gros trous noirs par les fenêtres sans rideaux. Elle suivit sa mère qui venait de lui dire en ouvrant la porte : « L'école des filles est au premier étage. » Au sommet d'un escalier de bois, que Gertrude gravit à regret, s'étendait un vaste palier en fer à cheval ; sur les murs, s'allongeait une double rangée de porte-manteaux numérotés où pendaient, par-ci par-là, une écharpe ou un bonnet. Gertrude vit au-dessus d'une porte un écriteau jauni et lut : COURS SUPÉRIEUR. Sa mère frappa à cette porte.

(A suivre)

Alexis PEIRY